

aucun reproche... Vous ne savez rien de ce qui s'est passé entre Henri de Milberg et moi...

—Non, dit-il d'une voix altérée... non, vraiment. Et que s'est-il passé, mademoiselle Marie ?

Courageusement, mais le front rouge de honte, elle lui raconta sa douloureuse histoire.

—Vous l'avez aimé ? dit-il.

—Oui.

—Et vous l'aimez encore.

—Je le hais !

—Ah !

Il paraissait soulagé. Mais elle acheva, d'un mot son aveu et elle lui apprit la naissance de son enfant.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-il, atterré.

Son amour et ses espérances s'effondraient du même coup. Elle acheva le récit de tout ce qui lui était arrivé jusqu'au jour où les hommes étaient venus chercher son petit.

Et quand elle eut fini :

—Vous voyez, monsieur Jean, je ne peux pas être votre femme.

Il fit, d'une voix basse, assourdie :

—C'est vrai !

Et il s'éloigna de la malheureuse qui, peut-être, avait espéré... quand même !

V

Les jours qui suivirent cet aveu furent encore plus tristes pour elle. Elle se voyait complètement délaissée. Et il en serait ainsi toute sa vie.

Sa haine contre l'infâme Milberg s'en augmentait.

Un soir, presque à la nuit, alors qu'elle revenait d'une course à Sedan et passait devant la douane, en avant du pont de Donchery, elle s'entendit appeler.

C'était Jean Violaines

Il était allé au marché ce jour-là. Il l'avait rencontrée, dans les rues de Sedan, mais n'avait pas osé l'aborder. Il l'avait suivie dans sa voiture, de loin, sur la route bordée de hauts peupliers, mais quand il l'avait vu arriver au point de Donchery, il avait pressé l'allure de son vigoureux petit cheval ardennais.

Il sauta sur la route, gardant les guides à la main.

—Bonsoir, Marie-Thérèse, dit-il simplement.

—Bonsoir, monsieur Jean.

Ils restèrent gênés, silencieux. Elle n'avait rien à lui dire. C'était à lui de parler.

—J'ai été très malheureux tout ces jours-ci, avoua-t-il naïvement.

—Moi aussi, monsieur Jean, parce que je comprenais que je vous avais fait de la peine.

—Oh ! oui, beaucoup de peine.

Et il soupira, puis, avec hésitation.

—Tout peu s'arranger, si vous y consentez ?

—Comment ? Je ferai ce qu'il faudra, monsieur Jean !

—Votre enfant, mademoiselle Marie, l'enfant de Henri de Milberg, qu'est-il devenu ?

—Il existe toujours. L'Assistance m'en donne des nouvelles de temps en temps. Mais je ne sais pas où il a été placé...

—Et que comptez-vous faire de lui ?

—Lorsque je me serai rendue libre, lorsque l'Assistance publique n'aura plus de droit sur moi, lorsque j'aurai trouvé une place où je gagnerai largement ma vie et celle de mon enfant, j'irai le redemander, et on me le rendra.

Il parut inquiet.

—Oui, fit-il, se parlant à lui-même plutôt que s'adressant à Marie-Thérèse, c'est d'une bonne mère... On ne peut pas lui en faire un reproche.

—Pourquoi me faites-vous ces questions, monsieur Jean ?

Evidemment il avait quelque chose à lui proposer mais il n'osait.

—J'ai réfléchi, Marie, dit-il enfin, et je vous aime tant que je tâcherai d'oublier si vous m'assurez de nouveau que vous n'aimez plus... cet homme.

Les yeux de la jeune fille eurent un éclair de haine.

Elle n'avait pas besoin de parler.

—Oui, je le vois bien, dit-il vous ne m'avez pas menti, mais ce n'est pas tout. Je ne voudrais pas voir auprès de moi cet enfant, cela me rappellerait trop... Alors, j'ai pensé, Marie, que je vous épouserais tout de même, mais à une condition...

—Une condition ? fit-elle un peu pâle, comprenant presque.

—Oui, on vous a pris votre enfant, Marie ; si vous êtes séparée de lui, ce n'est donc pas votre faute, vous n'avez rien à vous reprocher. Eh bien, il faut le laisser là où des étrangers prennent soin de lui. Et nous serions alors mari et femme. Et nous pourrions être heureux.

—Heureux, dit-elle en hochant la tête, vous peut-être, mais moi ?

—Vous réfléchirez, Marie. Ce que je vous demande est grave. Je n'exige pas que vous me donniez tout de suite une réponse. Mais

avant de nous quitter, je vous dirai encore ceci : Je vous aime, et je vous épouserai, si vous le voulez bien. Ce mariage n'est pas du goût de mon père, qui désirerait me voir une femme ayant du bien. Je ne lui ai pas parlé de votre enfant. Cette histoire ne le regarde pas. J'espère que malgré tout il donnera son consentement. Mais s'il connaissait tout il me tuerait et vous aussi plutôt que de nous voir réunis sous le même toit. C'est un rude homme, voyez-vous que mon père et qui n'a jamais pardonné une injure. Vous réfléchirez, n'est-ce pas Marie ?

—Je ne pense pas que j'aurai besoin de réfléchir.

—Vous acceptez ?

—Non, monsieur Jean, ce serait mal.

—Vous refusez !

—Je refuse, oui, monsieur Jean. Si j'abandonnais mon enfant, je me rendrais coupable et vous m'en aimeriez moins...

—Je ne sais pas. Je ne réfléchis pas à tout cela. Je vous aime, voilà tout. Je ne pense pas à autre chose... Je reviendrai, dans quelque temps, vous prier de me dire ce que vous aurez résolu...

Elle secoua la tête et dit, très bas, brisée :

—C'est inutile, ce serait mal, je ne peux pas...

Et elle traversa le pont, pendant qu'il remontait dans sa voiture. D'autres jours se passèrent encore.

Il la revit, ainsi qu'il l'en avait prévenue.

Elle refusait toujours.

Mais déjà sa résolution faiblissait. Depuis si longtemps déjà le petit était abandonné, qu'elle se déshabitua de l'idée de le revoir. De mauvaises raisons, aussi germaient en son esprit. Ce n'était pas sa faute, Jean Violaines l'avait bien dit, si on le lui avait volé, cet enfant. N'était-ce pas un bonheur maintenant, ce qui lui avait jadis causé si grande peine ?

Qu'était-il devenu, l'enfant ? Comment avait-il tourné ? Avec quels autres garçons, dangereux peut-être, s'était-il trouvé en contact ! Lui apporterait-il de la joie, ou bien plutôt ne ferait-il pas son tourment ?

Voilà ce qu'elle disait peu à peu.

Et en regard de cette incertitude, elle mettait toutes ses espérances de calme, de vie tranquille, dans la paix du foyer, auprès de Jean Violaines.

Et quand, pour la troisième fois, Jean Violaines vint demander si elle consentait enfin, elle tomba en pleurant dans ses bras.

Il n'était pas conclu encore, ce mariage pourtant.

Le père Violaines refusait avec énergie. Il avait rêvé, pour son fils unique, un mariage riche. Mais Jean avait passé vingt-cinq ans. Il aimait Marie-Thérèse follement. Il avait oublié le passé. Il était capable de bien d'autres folies. Comme son père ne se laissait pas fléchir, il le menaça des sommations respectueuses.

Alors, le paysan ne dit plus mot.

Mais il garda de ce jour, contre sa bru, une mortelle haine.

Le mariage eut lieu. La mère de Jean n'existait plus. Il se fit un partage des biens. Jean eut la propriété de la Pierre-de-Marbre. Quant au vieux, il vendit ce qui lui restait, le plaça en bonnes rentes, avec toutes les économies amassées sou à sou pendant sa rude vie de travail.

Cela le mettait très à son aise.

Il fit aménager une petite maison, derrière les communs de la Pierre-de-Marbre, et il vécut là, désormais, seul, faisant sa cuisine lui-même, recevant rarement une visite.

Il ne remit pas les pieds à la ferme, malgré toutes les prières de Marie-Thérèse et de son fils.

Il ne répondait que rarement à Jean lorsqu'il le rencontrait par hasard dans la campagne ou bien autour de la ferme.

Quant à Marie-Thérèse, elle n'existait pas pour lui.

Ses petits yeux gris pourtant, tout luisants de sa colère, la suivait parfois.

Et il murmurait avec un mauvais sourire :

—C'est bon, c'est bon, j'aurai mon tour !

Cependant Marie-Thérèse n'était pas heureuse.

Après l'ivresse des premiers jours de son mariage, la joie infinie de se voir hors de la misère et de l'abandon des enfants de l'hospice, la réflexion était venue, et avec la réflexion, le remords.

Elle pensait à l'enfant.

Jean était heureux ; il l'eût même été complètement si son père s'était montré moins âpre et s'il avait adouci sa rancune.

Marie-Thérèse, voyant ce bonheur, n'avait garde de le détruire. Et lui, ne comprenant pas qu'elle dissimulait, croyait qu'elle avait pris son parti de l'abandon de son fils.

Elle resta une année sans s'informer de l'enfant, puis à bout de patience, elle se renseigna.

L'enfant vivait. Il était toujours sous la surveillance de l'administration. Elle n'en pouvait savoir davantage.

Mais sa faute semblait avoir appelé peu à peu le malheur sur la Pierre-de-Marbre.

Coup sur coup, des catastrophes firent croire qu'un mauvais génie